

Québec français



Le souffle de l'Harmattan

La créativité de l'enfant

Sylvain Trudel, *Le Souffle de l'Harmattan*, Quinze, Montréal, 1988, 146 p. (Coll. 10/10, n° 105)

Yvon Bellemare

Number 89, Spring 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/44614ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bellemare, Y. (1993). Review of [*Le souffle de l'Harmattan : la créativité de l'enfant* / Sylvain Trudel, *Le Souffle de l'Harmattan*, Quinze, Montréal, 1988, 146 p. (Coll. 10/10, n° 105)]. *Québec français*, (89), 102–106.

LA CRÉATIVITÉ DE L'ENFANT

YVON BELLEMARE

Sylvain TRUDEL
*Le Souffle de
l'Harmattan*
Quinze, Montréal,
1988, 146 p. (Coll.
10/10, n° 105)

1. DE QUOI S'AGIT-IL ?

Deux enfants, l'un Africain d'origine mais citoyen canadien, et l'autre abandonné à sa naissance et recueilli par une famille d'adoption, font connaissance, s'apprécient et se lient d'amitié. Obligés de vivre selon les principes des adultes, ils se fabriquent leur propre monde où se mêlent la réalité cruelle et l'imagination fertile, pour finalement décrier l'hypocrisie et le mensonge de ceux qui possèdent un certain pouvoir. Leur but commun se résume en une seule orientation : rechercher leurs origines. De là, leur équipée toute fantastique vers l'Exil, cette sorte

de paradis perdu, qu'il faut retracer sur la carte de la vie pour enfin y accéder avec ses amis, qu'il faut d'ailleurs soustraire des mains des grandes personnes peu enclines à leur procurer le bien-être souhaité. Hugues Francœur décrit donc sa propre histoire liée à celle de son copain inséparable, Habéké Axoum.

2. LE TITRE

« En Afrique, il y a l'Harmattan qui est sec et qui souffle les sables du Sahara sur les terres de la culture » (p. 20). D'origine africaine, le terme « Harmattan » renferme



une connotation de destruction, de sécheresse, voire de mort. Et c'est la grande amie des deux copains, Nathalie, qui subira pour ainsi dire une des premières les méfaits de ce vent. À l'approche de sa mort imminente, elle a pleuré et, « signe des temps qu'il faisait à l'intérieur, l'Harmattan avait cessé de souffler » (p. 87). Toutefois, Nathalie morte, Hugues met du sable dans la tombe de celle qu'il aimait : « C'était le dernier souffle de l'Harmattan qui lançait son sable accumulé dans la tête de Nathalie » (p. 102). La signification symbolique du « souffle de l'Harmattan » rappelle les grandes sécheresses meurtrières de l'Afrique occidentale, -pays d'origine d'Habéké Axoum-, occasionnées par ce vent régulier et puissant en provenance du désert.

3. LES PERSONNAGES

Plusieurs personnages figurent dans ce roman. Il y a d'abord le monde des enfants et, ensuite, celui des adultes.

3.1 LES ENFANTS

3.1.1 LES PERSONNAGES PRINCIPAUX

Hugues Francœur, « né d'une mère fertile en émotion et d'un facteur déterminant » (p. 56, voir p. 54), « correspondait à tout ce qui donne mauvaise conscience » (p. 20). Fils d'une fille-mère à qui il a tout pardonné et d'un fils-père qu'il ne peut absoudre « d'avoir libéré ses poissons dans des Grands Lacs qui ignoraient peut-être tout de comment naissent les enfants » (p. 135), il est recueilli à l'âge de six mois comme « pas officiel parce qu'il n'avait aucune trace de [lui] dans les registres » (p. 13, 21). « Le petit bâtard d'enfant d'chienne » (p. 25), comme il se surnomme lui-même, s'appelle Hugues parce que « le matin où [il] a été trouvé au fond du panier, c'était le matin de la Saint-Hugues » (p. 22). « À la limite, [il] correspondait à Habéké » (p. 20), son grand ami.

Habéké Axoum « correspondait à un Africain tout nu et à gros ventre » (p. 20), arrivé ici alors qu'il « n'avait que quatre ans derrière lui » (p. 11). « Tout petit, il est resté soixante jours sans manger à cause de la famine » (p. 10). D'un prénom qui signifie « mil du matin » (p. 23), Habéké avait certes le physique d'un Africain avec « une peau en chocolat, des cheveux en laine d'acier, etc. » (p. 21), mais était aussi doté d'une intelligence qui « comprenait toujours » (p. 9, 38, 68, 103). « Jeune pousse aux griffes d'un ouragan » (p. 20), « malgré les déformations, il sera pour toujours un Africain dans l'âme » (p. 11, voir p. 55), et il possède « l'intelligence, le courage et les croyances » (p. 95) qui rendent les autres forts. Animiste, il a vu mourir sa sœur, Saba, et ses parents (p. 67), alors

que son grand-père, « un grand coureur [se perd] à jamais dans une expédition entre Addis-Abéba et Djibouti » (p. 22).

3.1.2 LES COPAINS

Les copains qui « sont une banque quand on veut faire rire » (p. 94), souffrent cependant de toutes les façons. Éric, parce qu'il est « un peu gros » (p. 50), est bafoué et traîné dans la boue ; Nathalie Vézina, malade et à l'article de la mort, « essayait de parler [...] mais il manquait du son » (p. 82) ; Odile Paradis (p. 92), toujours fatiguée et les bras troués (p. 125), confidente et amie (chap. 14), donnera naissance à un enfant (p. 135) qu'elle ne pourra éduquer : il sera lui aussi un orphelin.

3.2 LES ADULTES

3.2.1 LES FAMILLES ADOPTIVES

Les Godin ont adopté Habéké Axoum (p. 25) et les Francœur recueillent Hugues. Céline, « la mère adaptative » (p. 14 et suivantes) a comme mari, Claude (p. 17). Ils auront des enfants : Jasmine et Benjamin que complète Pipo, le chien (p. 18). Les parents se disputent parce qu'ils n'avaient jamais été d'accord au sujet du comportement à adopter envers la situation d'Hugues (p. 17-18). [La section des *thèmes* développe cette relation.]

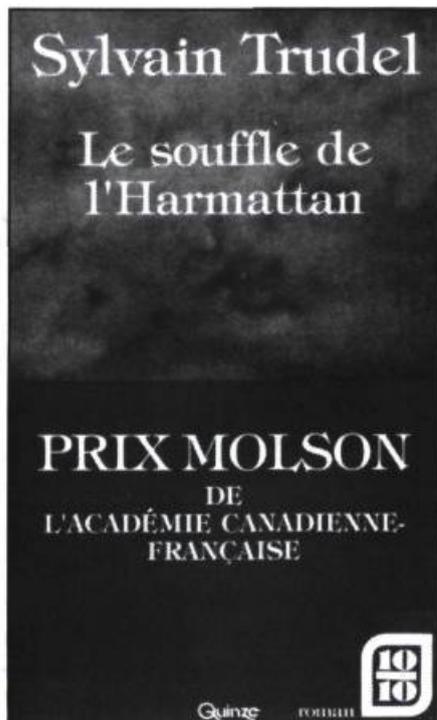
3.2.2 GUSTAVE DÉSUET

On pourrait classer parmi les personnages importants de ce roman, Gustave Désuet, auteur d'ouvrages « qui n'ont pas d'images » (p. 14). Il est un homme « instruit qui a un jour pris son crayon comme un Amazonien prend sa sarbacane. La plume de monsieur Désuet est pleine de curare et il ne se gêne pas » (p. 14). Les deux livres de cet auteur que possède Hugues Francœur sont pour lui une bouée de sauvetage : « Quand je suis perdu, j'aime bien penser à Gustave Désuet qui croit en l'existence, quelque

part dans le monde, d'un phare à paupières pour guider les regards » (p. 44, voir p. 19). Étant le poète préféré du narrateur (p. 95), Désuet apparaît aussi comme un philosophe et un moraliste (p. 135) qui inspire la pensée d'Hugues et d'Habéké.

- ACTIVITÉ CRÉATRICE -

Chercher des exemples qui montrent l'influence de l'écrivain russe, Alexandre Soljenitsyne, sur les deux enfants. Faire le lien entre ce dernier et Gustave Désuet.



4. LES THÈMES

4.1 L'ADOPTION

L'essentiel de ce roman rappelle les problèmes multiples reliés à l'adoption, bien entendu toujours perçus selon le point de vue de l'enfant.

4.1.1 L'ORPHELIN OU LE BÂTARD

Dès les premières lignes, l'aveu du narrateur pose le problème : « Moi, j'ai pas existé avant l'âge de six mois parce que jusque-là personne ne voulait de moi » (p. 13). Tout cela parce que « les filles-mères doivent souvent envoyer le fruit de leurs entrailles en pension dans l'Exil » (p. 75). La fin reprend aussi cet aspect parce qu'Odile étant morte, son bébé orphelin « avait un long chemin à faire » (p. 140). Cette marque restera indélébile : « J'allais toujours être le petit perdu, le petit trouvé, le petit pitou ramassé, le petit bâtard d'enfant d'chienne » (p. 17).

4.1.2 LES PARENTS ADOPTIFS

Habéké, s'étiolant dans son Afrique en proie à la sécheresse, est arrivé ici dans « l'abondance » grâce à « des coopératifs internationaux spécialisés dans les exportations » (p. 11), alors que le narrateur a été trouvé dans les quenouilles par sa « mère adaptative » (p. 13) qui le prit dans ses bras, « en fut émue au point de vouloir [le] faire permanent » (p. 17).

Les Godin pour Habéké et les Francœur pour Hugues n'arrivent pas à créer un climat de confiance entre eux et leurs enfants adoptés, à ce point que, pour ces derniers, ils deviennent ni plus ni moins des « traîtres » (p. 32, 74, 84), parce qu'au lieu d'être francs ils racontent « des histoires banales » (p. 53) plutôt que « d'aborder ce sujet dans le vif parce qu'elle [la mère] avait trop à me cacher » (p. 13). Tels des scorpions d'Afrique cernés par le danger, « ils préféreraient se tuer plutôt que d'affronter mes questions, dit-il » (p. 52).

De là, une perception peu flatteuse des enfants envers les adultes, leurs parents qui « m'avaient repêché pour leur bon plaisir, et voilà que j'étais devenu l'objet de leurs engueulades d'époux rouillés » (p. 49). Pour l'enfant, l'adulte a perdu le sens de l'invisible parce qu'il ne s'arrête qu'à ce qu'il croit vrai et « c'est alors qu'arrive l'adultère et son hypocrisie. L'adultère, c'est l'ère adulte... » (p. 9, voir p. 89, 101, etc.). Les parents deviennent donc des « poissons malhonnêtes » vivant dans « leurs eaux polluées de mensonges où croupissaient les barbotines » (p. 49). En somme, ils s'identifient à un « couple sans allure » (p. 95) se côtoyant le jour « sans se remarquer » et le soir dormant dos à dos « parce que le lit était le seul endroit où ils pouvaient se tourner le dos » (p. 32).

4.1.3 LA PEUR D'ÊTRE REJETÉ

Si le narrateur à six mois versait des larmes, « oublié dans un panier à provisions de supermarché » (p. 17), abandonné par sa mère, il devint ipso facto une « demi-portion » (p. 18) quand apparaissent les enfants nés des parents adoptifs. Se croyant toujours « leur petit bâtard d'enfant d'chienne » (p. 74), Hugues entretient un sentiment de rejet qui l'amène à jeter le contenu de sa « boîte à lunch dans la première poubelle venue » (p. 53), au cas où Céline y aurait mis du poison ! Au retour de son séjour à la campagne avec Habéké, il voit sa « demi-maison » et croit qu'à l'intérieur on y « fête sa disparition ou sa capture en tant que saumons » (p. 49). Quand « l'affaire Nathalie » est close, le narrateur rappelle qu'il a eu droit à « des engueulades monstres au cours desquelles mes demi-parents jouaient le jeu de s'intéresser à moi. J'ai été surpris, ajoute-t-il, qu'ils me gardent parce que je pensais que ces événements allaient leur servir d'excuse pour m'envoyer... » (p. 100). C'est donc l'angoisse pour l'enfant parce que « si on ne sent pas voulu, dit-il, on est une île si petite qu'on est sur une autre carte » (p. 15).

4.1.4 L'ADOPTÉ HANTÉ PAR SES ORIGINES

Habéké et Hugues ne font pas partie du « même monde » (p. 60) que leurs copains. Le premier, par la couleur de sa peau, fait « jaser à cause du manque de préparation et de l'étrangeté africaine » (p. 21) et l'autre, dont « l'espèce humaine » a été dévorée (p. 35) par le système de l'adoption, souffre et a compris, « ce soir-là, que l'intérieur des hommes sans racines est tapissé d'Exil » (p. 19). Cela est tel qu'il soutient avec amertume que « les gens qui disent que je ressemble à quelqu'un d'autre n'ont pas une haute opinion de moi » (p. 51).

Habéké, dont les « aides internationales lui ont coupé ses origines comme on coupe un prépuce, à froid » (p. 73, voir p. 93), « pleurerait des larmes froides comme ses sueurs, à l'idée de son Afrique assassinée comme une vie jamais vécue » (p. 71), et invite « les esprits de ses ancêtres [...] à lui montrer la direction de l'île promise » (p. 76), « loin de l'hypocrisie et de l'ère adulte, pour y planter des peupliers » (p. 73). Les moyens retenus pour retrouver ses racines font appel pour Habéké à l'espoir attaché à la voie ferrée qui peut mener jusqu'au but. Hélas, « aucune trace de l'Afrique dans cette friche » (p. 29). Cependant, à plusieurs reprises, des objets comme une pipe (p. 36), une pelle ou des os (p. 72) trouvés au hasard du chemin, faisaient en sorte que « l'Afrique renaissait dans la tête d'Habéké. Son haleine sentait l'Harmattan » (p. 58) à nouveau. Tel un « cosmonaute noir rentrant bredouille d'une mission vers la vie possible sur une autre planète » (p. 49), Habéké ne cesse de chercher les « vieilles branches de son arbre généalogique » (p. 72). Il en est de même pour Hugues qui reproche à ses parents adoptifs de ne pas lui avoir « raconté en détail dès le commencement de [sa] mémoire » (p. 95) ses origines. Alors, comme « les vieux orphelins qui redescendent leur arbre généalogique en quête de racines » (p. 19), il a « pensé aux groupements qui organisent des re-

trouvailles entre gens qui ont perdu trace les uns des autres » (p. 135). En somme, c'est « un vrai regard neuf d'enfant sans patrie qui se cherche un pays où planter un arbre » (p. 29).

4.2 LE VOYAGE

La recherche du passé et de ses racines s'associe au thème du voyage, même si « les voyages dans le temps ça peut pas se faire facilement, à cause des bagages génétiques et des douaniers du présent » (p. 54).

S'étant promis la visite de leur « Exil » (p. 112) – à noter que le terme *Exil* est toujours écrit en majuscules (p. 11, 19, 59, 60, etc.) –, les deux enfants fabriquent des moyens de locomotion pour s'y rendre. Ils se construisent d'abord un train, ou plutôt « un véhicule pour rouler sur les rails » (p. 57) baptisé le « Roald Amundsen » à cause de l'explorateur qui n'a jamais eu peur de l'Exil » (p. 59). Cette voiture a été fabriquée, selon Habéké « pensant à son Afrique [...] pour un voyage dans le temps » (p. 60), afin d'aller « voir ce qui existe de l'autre côté » (p. 59). Ils ont imaginé aussi une sorte de vélo à cinq roues, un « quincacyle » (p. 126), se voyant déjà sur une île. Enfin, après l'Halloween, Hugues organise une expédition « pour prendre le large » (p. 106) et, cette fois-ci, en sous-marin, le *Crusoë*, « ce petit engin bleu, pas plus gros qu'une voiture, qui allait nous mener à l'île promise » (p. 131). Ils partiront d'ailleurs : « Partir au lieu de mourir, parce que partir c'est naître un peu » (p. 135). En effet, tout ce branle-bas pourrait se résumer en ces termes : « Pour rattraper en Exil le temps perdu » (p. 129).

4.3 L'AMITIÉ

Il y a, dans ce roman, le déploiement d'une grande amitié entre les deux personnages principaux d'abord, et ensuite envers les autres copains. Hugues se sentant « tellement correspondre à Habéké » (p. 20) qu'il lui demande « tout de suite de devenir ami pour la vie » (p. 21).

Ayant reconnu en Habéké un écho à ses problèmes, il s'identifie à lui comme à « un frère entier » (p. 25, 28). Ils deviennent alors des compagnons inséparables, ce qui aboutira même à un mariage afin « de ne faire qu'un » (p. 29-30). « Habéké et moi, on était faits pour s'entendre de partout. On s'était pas épousés pour rien » (p. 85), c'était « pour être plus forts » (p. 95). Ils ont eu, pour sûr, quelques différends (p. 66, 119), mais la réconciliation venait rapidement, sans rancune.

Lorsqu'Habéké doit purger une punition dans une maison de correction, Hugues est comme désespéré de perdre celui qu'il aime (p. 105) et, à sa sortie, il ressort leur « Convention de Genève » : « Avec toi, je fais la part des choses [...] parce que tu es, depuis ma première mémoire, mon grand tamis » (p. 110). Se serrant comme « deux étaux qui se mordent les mâchoires » (p. 110), ils affronteront ensemble l'avenir et construiront leur destinée pour le mieux-être de l'un et de l'autre.

- ACTIVITÉ CRÉATRICE -

Relever la manifestation amicale entre les deux personnages principaux et Nathalie Vézina, d'une part, et Odile Paradis, d'autre part.

5. L'ESPACE ET LE TEMPS

L'espace romanesque rappelle, bien entendu, le pays d'Habéké, l'Afrique (p. 23) et au nord « la mer qui est rouge à cause des guerres » (p. 39). D'autres lieux précis sont évoqués : la maison des Godin « sous les peupliers » (p. 28), celle des Francoeur « plantée sur un coin avec des arbres » (p. 49); le chalet à la campagne (p. 129); l'école du quartier et « l'école spécialisée faite sur mesure pour les enfants fous... » (p. 100) qui a récupéré Habéké après ses escapades ! Entre une ville avec un cours d'eau et la campagne avoisinante, les principaux événements se déroulent sans nommément identifier les endroits. Le temps, en revanche, indique d'abord les âges des enfants adoptés (p. 17, 21). Par la suite, c'est le début de l'apprentissage scolaire (p. 21, 53, 82). Les saisons se succèdent : la fin des vacances d'été (p. 25) amène peu à peu l'automne, « temps sombre entre les branches vides » (p. 97) et l'Halloween (p. 102). L'hiver « difficile pour tout le monde » (p. 129) fait enfin place au « solstice d'été » (p. 111) qui correspond à la sortie d'Habéké de la maison de correction. « Vers le milieu de l'été » (p. 125), on se met à la construction du sous-marin pendant presque deux semaines (p. 128-129) et, c'est déjà la nouvelle année scolaire : « Trois jours plus tard, c'était le début des classes » (p. 137).

Dans cette année remplie de toutes les émotions, il est possible de retracer les minutes réservées au séjour à l'hôpital (p.85-96), au travail pour la construction du « véhicule pour les rails » (p. 59) et aussi au départ de l'expédition « un matin d'octobre doux » (p. 63).

- ACTIVITÉS CRÉATRICES -

Trouver des exemples qui créent l'espace onirique des jeunes enfants. Faire une discussion de la perception du temps à partir du texte de la page 130 : « Le temps perdu, il est là pour qu'on s'en souviennne ».

6. ANALYSE STRUCTURALE ET STYLE

À partir d'un point de vue d'un enfant, toute l'histoire est remplie de fantaisie et de rêve. Le monde adulte est perçu à travers les yeux de l'enfant : les jugements, les constatations ou tout simplement les réactions sont teintés d'onirisme où le jeu sous tous ses angles n'est pas absent.

Le mot devient alors le support ludique. « Les mots ont le pouvoir de défoncer l'écran. Pour soigner l'invisible, il faut savoir que le mot est plus fort que l'image » (p. 25), dit le narrateur-enfant. Plusieurs formes empruntent cette manifestation.

Le mot devient producteur de sens où rien n'arrête les associations de toutes sortes. C'est l'éclatement de l'expression. La lettre « timbrée de timbre et l'enveloppe [...] oblitérée d'espoir » (p. 20), l'Afrique considérée comme un « quotient » parce qu'étant « le résultat des divisions entre les peuples » (p. 23), les condoms qui sont « des trucs en caoutchouc qu'on dit anticonstitutionnels pour freiner l'ardeur » (p. 23), les dents d'Habéké qui font « un sourire d'ivoire » (p. 36), le train qui arrive « sans crier gare » (p. 37), l'épouse « insinuée artificiellement » (p. 110), la « mère adaptative » (p. 13), fabriquer « un pénis avec des muscles, à cause des érections » (p. 53), avoir « des yeux plus grands que la pensée » (p. 61), et bien d'autres encore, représentent quelques expressions illustrant la dimension fantaisiste. Bref, les mots ne restent pas pris « au fond de la gorge, là où les chats se coincent parfois » (p. 69).

On note aussi la suppression du mot attendu. Les enfants « se font un clin » (p. 53, 85) ou bien on « verse sur ses joues » (p. 135, 116, 123, 125, etc.) pour dire qu'on pleure à chaudes larmes.

Les comparaisons nombreuses rivalisent aussi avec les métaphores. Habéké lance « des plaintes [...] longues comme la corne somalienne » (p. 22), les cheveux d'Odile sont « noirs comme un restant de nuit » (p. 58), ils ont « les jambes pliées en bretzel » (p. 118), la naissance

s'apparente à la « voie maritime » (p. 14, 26, 135), etc.

Derrière ces jeux de mots, se cache un humour grinçant. Le « passé inconnu, le passé composé » (p. 21) des personnages principaux, renferme des problèmes « à la fois aigus et graves, donc circumflexes » (p. 23). Heureusement, cette façon de faire empêche « de perdre la face à tout jamais » (p. 81), peut-on dire en paraphrasant Hugues qui regarde Habéké quelque peu brûlé, mais miraculeusement sauvé par un « masque ».

- ACTIVITÉS CRÉATRICES -

Relever des formulations linguistiques qui permettent de considérer toute la fantaisie attachée à l'expression employée.

Trouver des situations qui sont décrites aussi bien comme un jeu que comme un rêve éveillé.

7. L'AUTEUR

Né à Montréal le 18 mai 1963, Sylvain Trudel abandonne des études universitaires en biologie pour se consacrer à l'écriture. En 1986, paraît le *Souffle de l'Harmattan* que récompensent les prix Molson en 1987 et Canada-Suisse en 1989. Vivant actuellement dans le Grand Nord québécois, il publie régulièrement des nouvelles dans les revues spécialisées. *Terre du roi Christian* paraît en 1989 et *Zara* en 1993. Taïeb Louhichi, cinéaste tunisien, travaille présentement à l'adaptation cinématographique du *Souffle de l'Harmattan*.

LECTURES COMPLÉMENTAIRES

Fabrice DELFIEU, *Parole d'adopté* (1988).

Christine LATOUR, *Le triangle brisé* (1984).

Howard BUTEN, *Quand j'avais cinq ans, je m'ai tué* (1981).

Bertrand B. LEBLANC, *Y sont fous le grand monde* (1979).

André LANGEVIN, *Une chaîne dans le parc* (1974).